

T. Derbent

Lawrence et Clausewitz

[Un complément inédit de *Clausewitz et la guerre populaire*]

Thomas Edward Lawrence est, avec Lettow-Vorbeck, le seul européen à avoir pensé et pratiqué la guérilla pendant la Première Guerre mondiale. S'il n'était pas, à la différence du général allemand, un militaire de carrière, Lawrence avait depuis longtemps le goût de l'Orient et de la chose militaire. Adolescent, il avait lu les antiques (Thucydide, Xénophon, César, Procope, Démétrius) et les historiens des croisades, puis contracté lors d'une fugue dans l'armée un engagement vite rompu parce qu'il avait menti sur son âge. Lawrence fut l'un des premiers volontaires pour l'*Oxford University Officers Training Corps* ; il y reçut une formation militaire assez complète¹, qu'il compléta de nombreuses lectures : « *Je n'ignorais pas les ouvrages essentiels de théorie militaire, mes curiosités d'Oxford m'ayant fait passer de Napoléon à Clausewitz et à son école, puis à Caemmerer et de Moltke, sans oublier les derniers travaux des Français. Tous ces auteurs m'avaient paru ne voir qu'un côté de la question ; après avoir parcouru Jomini et Willisen, j'avais enfin trouvé des principes plus larges dans le Maréchal de Saxe, Guibert et le XVIII^e siècle. Clausewitz, cependant, les dominait tous de si haut, d'un point de vue intellectuel, et la logique de son livre était si fascinante, qu'inconsciemment j'avais accepté ses conclusions, jusqu'au moment où une étude comparée de Kuhne et de Foch me laissa dégoûté des soldats, fatigué de leur gloire officielle, et plus exigeant que jamais à l'égard de leurs lumières. Je n'avais pas cessé, en tout cas, de porter à l'art militaire un intérêt purement abstrait, et de considérer la théorie et la philosophie de la guerre d'un point de vue métaphysique.* »² Plus tard, il soulignera que sa stratégie et son commandement ne lui étaient pas venus par instinct, mais par des analyses adossées à des années de lectures militaires : « *Avec deux mille ans d'exemples derrière nous, écrivait-il, nous n'avons pas d'excuse, quand nous nous battons, si nous nous battons mal.* »³

En 1909, Lawrence parcourt le Proche-Orient puis rentre à Oxford présenter une thèse consacrée à l'influence des croisades sur l'architecture militaire européenne, qui lui vaut la mention la plus élevée. Diplômé en archéologie, Lawrence participe aux fouilles d'un site hittite dans un Moyen-Orient gros de conflits. Lorsque la guerre éclate, il est affecté à l'état-major britannique du Caire en tant qu'officier de renseignement.

Le 5 juin 1916, les chefs des tribus arabes du Hedjaz déclenchent un soulèvement contre les Turcs. A sa tête, Hussein, chérif de La Mecque, chef de la famille des Hachémites. Lawrence est envoyé en mission auprès des chefs des tribus rebelles. La révolte avait commencé par l'attaque des garnisons turques de Médine et de La Mecque. L'attaque avait échoué, mais le blocus des deux villes qui s'ensuivit provoqua la capitulation de La Mecque. Les forces turques marchèrent sur La Mecque, menaçant d'anéantir la jeune armée hachémite. C'est alors que, sur le conseil de

¹ Cf. Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie - La biographie autorisée de T.E. Lawrence*, Éditions Denoël, Paris, 1994, pp. 69 et 1087 (note 46). Lawrence participa au camp d'été de 1910 de l'OTC d'Oxford et prit part à des manœuvres comprenant un simulacre de bataille dont l'adversaire était (naturellement) l'OTC de Cambridge...

² T. E. Lawrence : *Les sept piliers de la sagesse*, traduction de Charles Mauron, Petite bibliothèque Payot, collection *Documents*, Paris, 1992, pp. 221-222. Il avait déjà plus rapidement évoqué cette lecture (idem p. 193).

³ Lettre à Liddell Hart du 26 juillet 1933. Cf. *Lettres de T. E. Lawrence*, NRF Gallimard, Paris, 1948, p. 709.

Lawrence, les Arabes tournent le dos à La Mecque et aux Turcs et remontent de 300 km vers le Nord. Cette manœuvre excentrique (que seule une armée irrégulière n'ayant pas à se soucier de ligne de ravitaillement et de communication peut se permettre) menace Médine et son précieux chemin de fer. Déstabilisés, les Turcs font eux-mêmes demi-tour.⁴ Lawrence a alors sa "révélation" stratégique : les Arabes ont gagné la guerre. Le but n'était pas la destruction de l'armée turque, mais la libération de leurs territoires. Or ils en occupent 999 ‰. « *Les Turcs pouvaient bien se tenir dans leur petit coin si nous occupions tout le reste : la paix (ou le Jugement Dernier) viendrait leur montrer un jour la futilité de s'accrocher ainsi à nos vitres comme des mouches* »⁵. Considérant les milliers de Turcs enfermés à Médine, mangeant les chameaux qui auraient dû les porter à La Mecque et qu'ils étaient incapables d'emmener paître alentour, Lawrence pousse la réflexion jusqu'à son terme : « *Là, immobiles, ils étaient inoffensifs ; faits prisonniers, il faudrait les nourrir et les garder en Egypte ; repoussés vers le nord en Syrie, ils rejoindraient le gros de leurs forces qui bloquaient les Britanniques dans le Sinaï. A tout point de vue, ils étaient mieux là où ils étaient, et de plus, ils attachaient du prix à Médine et tenaient à la conserver. Qu'ils la conservent !* »⁶

Sur cette base, Lawrence développe une analyse stratégique comportant trois propositions relatives aux caractères des troupes insurgées et trois approches particulières de la situation en Arabie.

- Première proposition : les troupes irrégulières arabes ne peuvent attaquer des positions fortifiées, elles ne peuvent forcer la décision ;
- Deuxième proposition : ces troupes sont incapables de défendre une ligne ou un point ;
- Troisième proposition : leur force ne se condense pas sur une ligne de front mais sur la profondeur.
- Première approche ("algébrique") : Lawrence estime que pour tenir les 320.000 km² disputés, les Turcs devaient disposer de 600.000 hommes. Or, ils n'en disposent que du sixième.
- Deuxième approche ("bionomique") : Lawrence identifie le point faible du système militaire turc à la rareté du matériel : mieux vaut détruire une locomotive que tuer un Turc. Du côté Arabe, on ne peut se permettre la perte de matériel (rare) ni d'hommes, car cette armée d'irréguliers volontaires est plus sensible aux pertes qu'une armée de conscrits.
- Troisième approche ("psychologique") : Lawrence souligne que les idées sont nécessaires pour motiver les combattants et bénéficier du soutien populaire. Une

⁴ En exposant cette manœuvre dans l'article *L'évolution d'une révolte*, publié en octobre 1920 dans *The Army Quarterly*, Lawrence invoque Clausewitz : « *Ce mouvement excentrique réussit comme par enchantement. Clausewitz a déclaré que les arrière-gardes règlent les mouvements de l'ennemi comme une pendule, non par leur action proprement dite mais par le seul fait d'exister. Nous n'accomplîmes rien de concret mais notre marche ramena les Turcs (alors presque à Rabegh) jusqu'à Médine* », cf. T. E. Lawrence : *Dépêches secrètes d'Arabie ; [Le rêve anéanti] ; Lettres de T. E. Lawrence à E. T. Leeds ; Lettres de T. E. Lawrence*, Robert Laffont collection *Bouquins*, Paris, 1992, p. 243. La citation exacte de Clausewitz est : « *C'est moins par leur action effective que par le fait même de leur présence, moins en combattant qu'en menaçant sans cesse de combattre, que les corps avancés remplissent leur mission. Ils n'enrayent pas l'action de l'ennemi, mais comme un pendule ils en modèrent et en règlent les mouvements, et permettent ainsi d'en faire un élément intégrable à nos calculs.* » Cf. *De la guerre*, p. 395. Lawrence parle d'arrière-gardes et Clausewitz de corps avancés. Il n'y a pas de contradictions : les corps avancés forment l'arrière-garde en cas de retraite – ce que Clausewitz analyse en détail aux chapitre XIII du Livre IV et VIII du Livre V.

⁵ T. E. Lawrence: *Les sept piliers de la sagesse* (op. cit.), p. 223.

⁶ T. E. Lawrence: *Guérilla* (in *Encyclopedia Britanica*, vol. X, Londres, 14^e édition, 1926), article intégralement traduit (sous le titre *La guerre de guérilla*) par Catherine Ter Sarkissian dans l'*Anthologie mondiale de la stratégie* de Gérard Chaliand, Editions Robert Laffont, collection *Bouquins*, Paris, 1990, p. 1128.

région est conquise par le ralliement de ses habitants à la cause nationale – la présence ou l'absence de garnisons turques étant secondaire.

Lawrence conclut que la rébellion gagnera la guerre pourvu qu'elle sache faire pression sur les équipements et infrastructures turques en se dérochant à la bataille, ce qui suppose trois conditions :

- Première condition : De bons renseignements, assurés par la complicité des populations.

- Deuxième condition : Une bonne mobilité et une grande "portée", puisqu'en Arabie, l'espace était plus grand que la puissance des armées. Cette mobilité était assurée par les chameaux arabes qui pouvaient effectuer 400 km de marche rapide sans boire.

- Troisième condition : Une bonne puissance de feu, qui était assurée par les fournitures anglaises en mitrailleuses légères et en explosifs.

Dans toute son analyse, Lawrence déroge au principe de la guerre, formulé par Clausewitz, qui veut que l'objectif principal dans la guerre soit la destruction de l'armée ennemie. Et Lawrence le fait très consciemment : *« Les manuels définissent le but de la guerre comme étant "la destruction des forces organisées de l'ennemi" par "la bataille comme processus unique". La victoire ne pouvait s'acheter que par le sang. C'était facile à dire puisque les Arabes ne disposaient pas de forces organisées, et par conséquent, un Foch turc n'aurait pas eu de sens ; et les Arabes n'auraient pas supporté de pertes, de sorte qu'un Clausewitz arabe n'aurait pu s'assurer la victoire. Ces sages devaient parler par métaphore, car les Arabes gagnaient indubitablement leur guerre... et une réflexion supplémentaire menait à la déduction qu'ils l'avaient effectivement gagnée. [...] Cela semblait bien différent du rituel de la guerre dont Foch avait été le grand prêtre, et il semblait donc qu'il y avait là une différence de nature. [...] La "guerre absolue" ne semblait donc qu'une variété de guerre ; on pouvait en discerner d'autres, ainsi que Clausewitz les avait énumérées : les guerres personnelles pour raisons dynastiques, les guerres d'expulsion pour des raisons partisans, les guerres commerciales pour des raisons commerciales. »*⁷

En effet, à la différence de Foch, Clausewitz sait que les guerres réelles s'éloignent peu ou prou du concept de "guerre absolue" en raison du *« grand nombre d'objets, de forces et de rapports avec lesquels la guerre entre en contact dans la vie de l'Etat »*⁸.

En 1827, Clausewitz écrivait au major Röder : *« Il peut y avoir des guerres plus anodines : une simple menace, une négociation armée ou, dans le cas de guerre de coalition, un simple simulacre d'opération. Il serait absolument faux de prétendre que ces "guerres" n'ont plus rien à voir avec l'art militaire. Dès que la stratégie est contrainte d'admettre qu'il peut, de toute évidence, exister des guerres qui ne visent pas à une fin extrême, à savoir la défaite et l'anéantissement de l'ennemi, il lui faut alors descendre jusqu'aux échelons les plus variés, quels qu'ils soient, et que peut exiger l'intérêt de la politique. »* La clé, nous l'avons vu, est la corrélation entre le degré de violence de la guerre et l'importance politique de l'enjeu.

Lorsqu'il entre en correspondance avec Liddell Hart, qui depuis 1924 s'attaquait à la "conception napoléonienne", Lawrence concède que *« Le système logique de Clausewitz est trop complet. Il égare ses disciples, tout au moins ceux d'entre eux qui préféreraient se battre avec leurs "bras" plutôt qu'avec leurs "jambes". [...] Un excès de la part des tenants de la frappe entraîne une offensive de la part des tenants de la méthode du mouvement, puis le balancier oscille de nouveau. »*⁹ Mais Lawrence percevait bien que les disciples de Clausewitz avaient transformé son analyse de la "guerre caméléon" en une doctrine étroite et unilatérale.

⁷ T. E. Lawrence: *Guérilla* (op. cit.), p. 1128.

⁸ Clausewitz : *De la guerre* (op. cit.), p. 819.

⁹ Basil H. Liddell Hart, *Mémoires*, Fayard, Paris, 1970, p. 71. La lettre de Lawrence a été écrite en 1921.

Après la guerre, Lawrence résuma sa thèse sur la guerre irrégulière, en l'articulant en six points : *« Voilà la thèse : la rébellion doit avoir une base inattaquable, un lieu à l'abri non seulement d'une attaque mais de la crainte d'une attaque : une base comme la révolte arabe en avait dans les ports de la mer Rouge, dans le désert ou dans l'esprit des hommes qui y souscrivaient. Elle doit avoir un adversaire étranger à l'équipement perfectionné, qui se présente sous la forme d'une armée d'occupation disciplinée, trop petite pour satisfaire à la règle du rapport effectifs-superficie, trop réduite pour adapter le nombre à l'espace, en vue de dominer toute la zone de façon efficace à partir de postes fortifiées. Elle doit s'appuyer sur une population amie, non pas activement amie, mais assez sympathisante pour ne pas informer l'ennemi des mouvements des rebelles. Une rébellion peut être menée par dix pour cent d'éléments actifs et quatre-vingt-dix pour cent d'éléments passifs. Les quelques rebelles actifs doivent posséder des qualités de vitesse et d'endurance, d'ubiquité et l'indépendance des voies de ravitaillement. Ils doivent disposer de l'équipement technique nécessaire pour détruire ou paralyser les communications ennemies, [...]. En bref, à condition que soient donnés mobilité, sécurité (sous la forme d'objectifs soustraits à l'ennemi), temps et doctrine (l'idée de s'attirer la sympathie de tous), la victoire appartiendra aux insurgés, car les facteurs algébriques sont en fin de compte décisifs, et contre eux, la perfection des moyens et la lutte morale restent vaines. »*¹⁰

*« Par une soigneuse persévérance, tenue strictement dans la limite de ses forces et en suivant l'esprit de ces théories, l'armée arabe fut finalement en mesure de réduire les Turcs à l'impuissance, et la victoire totale semblait en vue lorsque la vaste offensive du général Allenby en Palestine jeta les principales forces ennemies en pleine confusion et mit immédiatement fin à la guerre turque. La trop grande dimension de cette offensive priva la révolte arabe de l'occasion de poursuivre jusqu'au bout la maxime du maréchal de Saxe selon qui une guerre peut être remportée sans livrer bataille.¹¹ Mais on peut au moins dire que ceux qui dirigèrent celle-là travaillèrent à la lumière de cette maxime pendant deux ans, et ce fut efficace. C'est un argument pratique que l'on ne peut entièrement tourner en dérision »*¹²

Lawrence luttait sur un champ de bataille qui était une fraction marginale des gigantesques zones de combats de la Première Guerre mondiale. S'il avait pu développer sa réflexion stratégique dans un autre cadre (si l'armée ottomane ne devait pas également se battre en Palestine et dans le Caucase, si son sort n'était pas lié à celui des empires centraux), alors il aurait dû tôt ou tard se poser la question de l'anéantissement de l'armée turque de Médine, ou son refoulement vers la Turquie. La rébellion arabe aurait alors éventuellement pu libérer seule le Hedjaz. Mais pour libérer toute l'Asie arabe de la domination turque, il aurait fallu renoncer tôt ou tard à l'action indirecte pour se poser la question de l'anéantissement (ou, du moins, du refoulement) des forces vives de l'armée turque. Il aurait fallu couronner la guérilla par un Dien Bien Phu arabe. Lawrence, d'ailleurs, n'écartait pas le recours à une stratégie tendant au concept clausewitzien de "guerre absolue" (celle que Lawrence appelle "guerre-meurtre") : *« S'ils [les Turcs] s'en allaient tranquillement, la guerre finirait. S'ils refusaient de partir, nous les presserions ou nous essayerions de les mettre à la porte. En dernier ressort nous en serions peut-être réduits à l'action*

¹⁰ T. E. Lawrence: *Guérilla* (op. cit.), p. 1137.

¹¹ Maurice de Saxe : *Mes rêveries*, Henri Lavauzelle éditeur, Paris, 1895, pp. 118-119. La citation exacte est : *« Je ne suis cependant point pour les batailles, surtout au commencement d'une guerre, et je suis persuadé qu'un habile général peut la faire toute sa vie sans s'y voir obligé »*.

¹² T. E. Lawrence: *Guérilla* (op. cit.), pp. 1136-1137.

désespérée et aux maximes de la "guerre-meurtre", mais toujours aux moindres frais possibles : les Arabes se battaient pour la liberté, et c'est un plaisir que l'on peut seulement goûter vivant. »¹³

La pensée stratégique de Lawrence trouva un héritier majeur en son biographe, sir Basil Liddell Hart. Le classique de Liddell Hart, *Strategy*, est une apologie de la guerre indirecte, ouvertement anti-clausewitzienne, qui plongeait ses racines dans ce qu'il appelait le "mode britannique de faire la guerre", le *British Way of Warfare*. Ainsi lors des guerres de la Révolution et de l'Empire : à la différence des Autrichiens, Russes et autres Prussiens qui marchaient droit sur l'armée française, l'Angleterre multipliait les opérations indirectes. Envoi de corps expéditionnaires à Malte dans la péninsule ibérique, financement et armement des ennemis de Napoléon, guerre navale, conquête ou blocus des colonies, etc., le caractère thalassocratique de la Grande-Bretagne lui fit retrouver les principes stratégiques de l'antique Athènes. Liddell Hart invoqua très souvent Lawrence dans sa croisade anti-clausewitzienne, et Lawrence s'est exprimé sur cet embrigadement : « C'est un très bon écrivain militaire, très pénétrant – mais malheureusement il se trouve que mon sens tactique et mes principes vont dans le même sens que la théorie de la guerre qu'il préconise, à tout bout de champ. Aussi m'utilise-t-il comme prétexte pour exprimer le bien-fondé de ces idées, et cela rend plus invraisemblables même les parties de son livre bien étayées. »¹⁴ Lawrence a d'ailleurs ouvertement défendu Clausewitz contre lui : « [Liddell Hart] ne vit que pour éviter les batailles et les meurtres, et gagner des campagnes grâce à d'ingénieux stratagèmes. Il y a chez lui une sincérité ténue. C'est bien, je crois, dans les limites du raisonnable. Il pousse trop loin sa répulsion pour Clausewitz. »¹⁵

Outre cette filiation directe et bien connue, T. E. Lawrence allait trouver des héritiers moins attendus. Lors des négociations de 1946 sur la nature du retour de l'autorité française en Indochine, le général Salan, futur commandant du Corps expéditionnaire français au Vietnam, s'entretint avec le général Giap. Salan a rapporté à quel point il a été frappé par l'influence de Lawrence sur Giap. Selon Giap « Lawrence combinait la sagesse, l'intégrité, l'humanité, le courage et la discipline avec l'empathie, soit l'aptitude à s'identifier émotionnellement aussi bien avec les subordonnés qu'avec les supérieurs. » Giap, par ailleurs lecteur attentif de Clausewitz, lui affirma que *Les sept piliers de la sagesse* était son « évangile du combat », et que ce livre ne le quittait jamais.

¹³ T. E. Lawrence: *Les sept piliers de la sagesse* (op. cit.), p. 225.

¹⁴ Lettre à sa mère du 17 avril 1934. Cf. Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie* (op. cit.), p. 1003.

¹⁵ Lettre à Charlotte Shaw du 29 juin 1933. Cf. Jeremy Wilson, *Lawrence d'Arabie* (op. cit.), P. 1002.



www.agota.be/t.derbent